CLAIRE TABOURET
UNE JEUNE ARTISTE QUI NOUS REGARDE

ELLE A FAIT SENSATION À LA FIAC EN SÉDUISANT COLLECTIONNEURS ET CRITIQUES. DERRIÈRE SES PORTRAITS FASCINANTS SE CACHE UNE ANALYSE POINTUE DES GROUPES SOCIAUX, DES MIGRANTS AUX JEUNES FILLES DE BONNE FAMILLE. BEAUX ARTS L'A RENCONTRÉE DANS SON ATELIER AVANT SON ENVOL POUR LES ÉTATS-UNIS.

PAR JUDICAËL LAVRADOR. PHOTOS ELIZABETH YOUNG POUR BEAUX ARTS MAGAZINE.

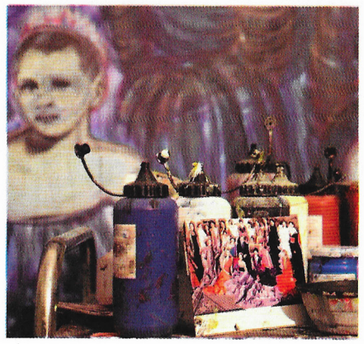


C'est au Pré-Saint-Gervais, juste de l'autre côté du périphérique parisien, que Claire Tabouret travaille... ou plutôt travaillait : sitôt le vernissage des «Débutantes» fini, elle a plié bagage pour vivre à Los Angeles, une ville où elle n'a jamais mis les pieds et où personne ne l'attend. On the road again...



Claire Tabouret en 7 dates

1981 Naissance à Paris.
2006 Diplômée des Beaux-Arts de Paris.
2008 Première exposition à l'orangerie du château de la Louvière, à Montluçon.
2009 Lauréate du prix Jeune Créateur.
2010 Première exposition parisienne, «Où est passée la journée d'hier ?», à la galerie Isabelle Gounod.
2014 Participe à l'exposition collective «L'illusion des lumières», au Palazzo Grassi, à Venise, aux côtés, entre autres, de Dan Flavin, Robert Whitman et Gilbert & George.
Décembre 2014 Part s'installer à Los Angeles.

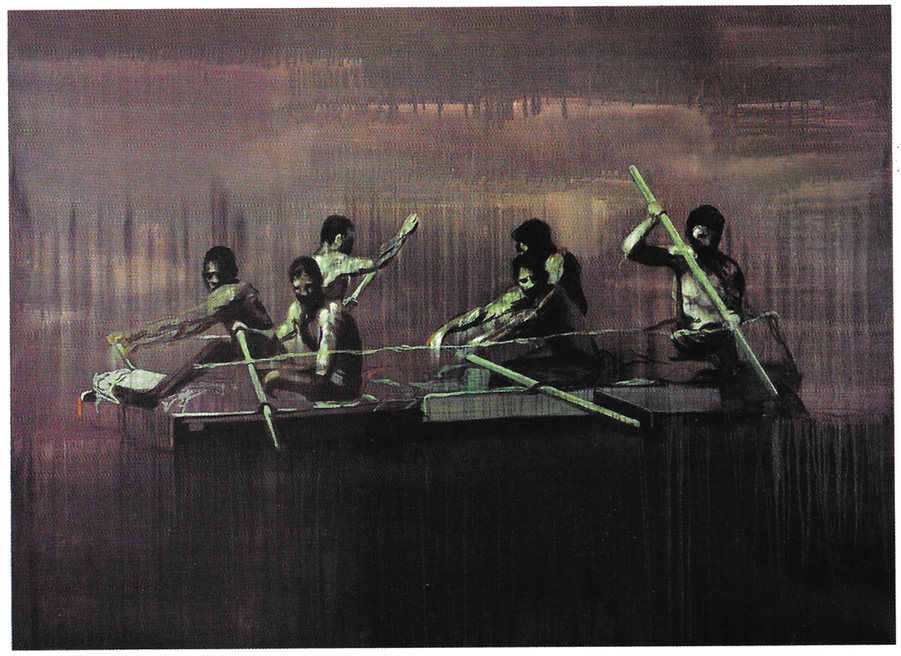


Ce soir-là, elle ne trouvait pas sa place. Elle était même allée voir du côté du vestiaire, en se disant qu'on l'avait sans doute mise un peu à l'écart de ce parterre de stars. Mais non, cette peintre de 33 ans, intimidée parce que nouvelle venue dans ce grand monde, était à la table numéro 1, à la droite du maître de céans, François Pinault. C'était en juin dernier, au dîner de vernissage de l'exposition du Palazzo Grassi, où Claire Tabouret montrait une seule toile dans la salle qui lui était allouée : le portrait d'un groupe d'enfants déguisés tenant chacun un bâton fluorescent, évoquant à la fois les lances de *la Bataille de San Romano* d'Uccello, les sabres laser de *Star Wars* et les néons de Dan Flavin. Une peinture qui évoque surtout la manière dont on s'ouvre au monde, dont on s'affirme dès son jeune âge. La place que l'on occupe, l'image que l'on renvoie, c'est à la fois le sujet des peintures de Claire Tabouret et celui de sa vie d'artiste.

Laquelle ne commence pas ce jour de septembre 2013 où François Pinault passe voir ses toiles à la galerie Isabelle Gounod, où elle expose pour la première fois dans la capitale. La jeune femme sort de l'école des Beaux-Arts de Paris en 2006 et, dès lors, saisit les opportunités qui s'offrent à elle. À dire vrai, une seule : une résidence de six mois dans une cité barrée d'immeubles gris, loin de tout, en banlieue de Montluçon. Elle y observe les rondes policières. Elle en fera une série, *l'Île,* où à bord d'étroites embarcations, sur une mer profonde et saumâtre, des silhouettes s'entassent et attendent, en vous fixant, de loin, à travers une grisaille picturale troublante.

En 2011, c'est à Marseille que Claire Tabouret retrouve ces figures de migrants au destin brinquebalant comme les flots qui les bercent. Mais rien ne se passe, hormis le ballet des ferries qui traversent la Méditerranée d'une rive à l'autre, de la France à l'Algérie et vice versa. C'est la voie que l'artiste emprunte à plusieurs reprises, sans mettre pied à terre. À cette époque, pas la plus heureuse pour elle mais peut-être la plus marquante, elle n'a pied nulle part et reste admirative devant un immigré dont elle se souvient : planté sur le quai, droit dans ses bottes, sûr d'avoir sa place et son destin sur cette terre. «Il prenait racine, il prenait place, et donc forme.» La détermination et la posture de cet homme démuni ne sont pas anodines pour cette jeune artiste : c'est l'essence même de sa peinture. Un sujet vertical, imposant, enraciné, qu'on le veuille ou non. Dès lors, dans ses tableaux, les personnages s'incrustent fermement et font corps, front, face. À tout et à tous. Plus tard, les groupes de fillettes ou de garçonnets qu'elle portraiturera arboreront le même air effronté. Avec ses coulures apparentes, la peinture alimente leur raideur et leur compacité. Grâce aux coups de pinceau de l'artiste, les cheveux des unes traînent sur les épaules des autres, le groupe est auréolé d'une même aura blafarde et luminescente, les plissés de chaque uniforme n'en





Les Forces contraires

Hormis ses qualités proprement picturales, Claire Tabouret rencontre, de son propre aveu, un certain succès parce qu'elle aborde des thèmes tels que les migrations de population, l'appartenance plus ou moins revendiquée ou affichée à un groupe social, et les questions de frontières, au sens large.
2010, acrylique sur toile, 170 x 230 cm.

CES «DÉBUTANTES» ENGONCÉES DANS LEUR ROBE BUSTIER AUTANT QUE DANS LEUR DESTINÉE, CELLE DE JEUNES FILLES DE BONNE FAMILLE PROMISES À UN HOMME QUI LES RENDRA RICHES, À DÉFAUT DE LES RENDRE HEUREUSES.



La nouvelle série de l'artiste, *Les Débutantes*, présentée à Paris cet hiver, prend pour sujet ces jeunes femmes élégantes, en robes longues ou à bustier, parées de leurs plus beaux atours pour faire leur entrée dans le grand monde, un soir de bal. Les neuf toiles, au format imposant, ont été réalisées en trois mois.

font qu'un, qui tombe de haut en bas. Parmi ces portraits de groupe, attardons-nous sur la dernière occurrence, ces *Débutantes* engoncées dans leur robe bustier autant que dans leur destinée, celle de jeunes filles de bonne famille promises à un homme qui les rendra riches à défaut de les rendre heureuses. Ces prétendantes, telles que Claire Tabouret les représente, irradiant une lueur spectrale, sont des êtres du passé qui prennent leur revanche. C'est l'une des raisons d'être des fantômes : ils ont un truc à régler avec les vivants. La place qui leur a été attribuée n'était pas celle qu'ils méritaient. Ces débutantes qui nous fixent règlent leurs comptes autant que les migrants qui réclamaient leur place. C'est pourquoi leurs contours demeurent relativement flous ou liquides, en particulier dans les aquarelles. Une technique que Claire Tabouret a apprise lors d'un séjour en Chine, alors qu'elle était étudiante. Elle peignait «sur des papiers très fins, où l'encre se promène et révèle des formes dans ses errances, comme si des auras se baladaient autour du sujet». C'est pourquoi les tranches de ses tableaux sont larges et brillantes : les peintures étendent leur domaine d'influence en irradiant leurs couleurs jusque sur les murs où elles sont accrochées, voire jusqu'à la peau du spectateur sur laquelle, espère l'artiste, elles vont «déteindre».

Les groupes sociaux qu'elle dépeint sont donc disparates, de migrants défavorisés en débutantes aristocratiques. Leur point commun est une revanche à prendre sur une assignation sociale, un uniforme dont on les affuble. Beau sujet pictural : la peinture, supposée n'être aujoud'hui que l'ombre de ce qu'elle a été, «intervient pour pallier un manque». Comme si elle était apte à combler la carence existentielle, affective, sociale ou identitaire de celles et ceux dont elle trace les figures. Il lui faut pour cela prendre des risques. À commencer par celui de l'isolement. «L'île, tout comme la peinture, est un endroit de solitude», écrivait une Claire Tabouret un brin emphatique au sujet de sa première série insulaire.

DES ÊTRES FANTASMATIQUES

Depuis ce dîner où elle a fini par trouver une place, la jeune femme avoue entretenir dans son atelier du Pré-Saint-Gervais, tout près de Paris, une cadence infernale, inédite pour elle qui n'avait auparavant jamais été sollicitée, exposée, achetée. Alors, elle fonce, mais pas tête baissée, car elle réfléchit à ce que signifie cette urgence : «Être sur le fil, c'est une expérience terrifiante et excitante. Je risque de tomber dans la facilité ou de peindre des messages plus que des tableaux. Je travaille sans parachute, mais je cherche une limite pour perdre le contrôle, que le geste se libère.» Du coup, elle a accepté le «défi de la commande». Celle de Maurizio Cattelan pour l'exposition dont il est le curateur à Turin, «Shit and Die» [lire p. 128]. Il lui fallait réaliser le portrait de Lapo Elkann, héritier de la famille Agnelli (propriétaire de la marque automobile Fiat), play-boy exubérant qui a déjà acheté la pièce et s'est même offert une page de pub dans *Flash Art*, un magazine d'art italien, sous le titre «Lapo Elkann by Claire Tabouret».

Un narcissisme qui ne risque guère d'atteindre l'artiste. Car elle s'en va. Alors même qu'on commence à peine à la connaître et à reconnaître ses toiles, elle s'en va là où personne n'a entendu parler d'elle, à Los Angeles. Elle va quitter ce petit atelier du Pré-Saint-Gervais, cet ex-studio de films pornos dont elle n'était pas peu fière de réussir à payer le loyer il y a deux ans seulement. À l'écouter, son départ est moins motivé par l'ambition de conquérir l'Amérique que par l'envie de se mettre à nouveau à l'épreuve, par l'envie d'être dépassée et de devoir s'adapter à un environnement où elle ne maîtrise rien, où elle n'a pas (encore) sa place. Et surtout pas sa place de parking, puisque Claire Tabouret n'a pas le permis de conduire, mais sait bien qu'elle devra le passer si elle veut survivre là-bas. «J'ai toujours aimé marcher. Voir défiler le paysage en voiture, cela va forcément changer ma peinture. À moins que je ne reste cloîtrée dans l'atelier...» À sa place. ■

À VOIR À PARIS ET À TURIN

«Les débutantes» jusqu'au 7 février 2015
Galerie Bugada & Cargnel · 7-9, rue de l'Équerre · 75019 Paris
01 42 71 72 73 · www.bugadacargnel.com

«One Torino: Shit and Die» jusqu'au 11 janvier · Organisé par Maurizio Cattelan, Myriam Ben Salah et Marta Papini Palazzo Cavour · Via Camillo Benso Conte di Cavour, 8 · 10123 Turin
Italie · +39 011 530 690